

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 35

Artikel: Tous menteurs, tous voleurs
Autor: Peitrequin, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224757>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

plus la même ! Ne serait-Elle pas heureuse avec l'autre, cet autre qu'Elle avait pourtant choisi ?

Pas heureuse ! Je voulais savoir...

Un indomptable élan de tendresse me poussait vers Elle. Mais quels mots choisir ? Quel prétexte forger pour l'aborder ? Croirait-Elle au simple hasard contre lequel se tournaient les apparences ? Et puis, n'était-ce pas bénévolement aller à la souffrance ?

Tandis que je me questionnais, haletant, un petit garçon de quatre ans environ, à ses pieds, martelant un seau avec une cuillère de bois pour en détacher des pâtes de terre, me fit détourner un moment les yeux de sa silhouette.

Elle avait un enfant, un enfant de l'autre ! A cette pensée, je perçus au fond de moi une douleur plus aiguë encore que celle qui m'avait assailli dans l'ombre de l'église quand je l'avais vue sortir rayonnante, épousée. Cet enfant, son enfant, leur enfant, n'était-il pas le plus cruel affront jeté à ma souffrance, comme le vivant regret de ce qu'aurait pu être ma destinée ! Oh ! tenir d'Elle une petite créature ingénue et blanche, douée de son souffle, rappelant, en sa chair puérile, la grâce maternelle, n'était-ce pas là, tout le rêve de ma jeunesse ? Et ce rêve, un quelconque, un inconnu, l'autre, se l'était approprié, me l'avait volé !

Tout à coup, Elle sortit d'un filet une balle en caoutchouc et la lança à son fils. Celui-ci courut la ramasser et la fit bondir aux chocs multiples de sa paume. Mais, après une impulsion malhabile, la balle, déviant, prit sa course, selon la pente, vers mon banc, et le baby à sa suite, la main tendue pour la saisir. D'instinct, j'arrêtai la vagabonde et la lançai doucement au petit qui, joyeux de trouver un joueur bienveillant, riposta.

La partie était engagée et, tandis qu'elle se poursuivait, je considérais avec un trouble indicible mon mignon partenaire. C'était en quelque sorte, son double à Elle. Je retrouvais ses cheveux, le dessin de sa bouche, sinon ses yeux, du moins leur expression. Mais plus j'examinais ce délicieux bibelot, plus la souffrance montait en moi. Si le destin ne m'avait été mauvais, j'aurais pu paternellement serrer sur ma poitrine ce petit corps frais, laiteux et potelé, scruter à loisir l'étonnement de ces regards en éveil, entendre le perpétuel gazouillement de ces lèvres questionneuses.

Des larmes perlèrent à mes cils. Le petit s'en avisa et s'en émut :

— Pourquoi tu pleures, Monsieur ! Tu veux plus zouer ?

Cette pitié enfantine — la seule que j'aie, jusqu'à ce jour, connue — ne fit qu'envenimer mon mal. Un profond sanglot me secoua.

— Tu as du sragrin, Monsieur ? Viens voir ma maman... Viens, elle saura te consoler...

Et de sa menotte rose, le petit s'efforçait de m'entraîner...

Tandis que, pleurant ce bonheur impossible, je résistais de toutes mes faibles forces, tête baissée pour cacher mes larmes, une voix douce, qui tâchait de gronder — sa voix à Elle — me fit sursauter :

— Roger ! Veux-tu vite revenir ? Laisse donc Monsieur tranquille !

Monsieur ! J'étais pour Elle, moi, un Monsieur ! Peut-être ne m'avait-elle pas reconnu parce que, sans doute, Elle ne m'avait jamais aimé.

Cependant, le petit Roger me tenait toujours par la main, répétant ces paroles dont il ignorait l'immensité :

— Maman ! Le Monsieur a du sragrin : il faut le consoler !...

Je voulais me soustraire à cette torture. Mais devais-je fuir sans un mot d'explication, de reproche ? Non, je n'en avais ni la force, ni le courage...

Alors, aux yeux stupéfaits de Celle que je n'ai jamais cessé d'aimer, j'enlevai l'enfant dans mes

bras, je l'embrassai frénétiquement, à lui faire mal, — comme s'il était le nôtre, parce qu'il était d'Elle, oubliant qu'il était de l'autre — je l'embrassai sur les cheveux, le front, les paupières, les joues et, après l'avoir reposé par terre tout ahuri et pleurant presque, je me sauvai droit devant moi, pantelant, tête basse, tel un malfaiteur.

Maintenant, que j'écris ces lignes, je n'ai plus de remords de mon geste. Bien au contraire, je sens poindre en moi le calme orgueil qui succède aux revanches.

Désormais, je puis mourir pacifié... »

(S.) P. B.

Ici, s'arrête le récit. Mon pauvre ami est mort. Là-haut, il lui sera beaucoup pardonné parce qu'ici-bas il a beaucoup aimé. Il est mort pacifié, oui, car, dans cette étreinte au fils de l'oubliuse qui repoussa son amour infini et rit, un jour, de ses larmes, il avait fait passer à la fois toute la tendresse et toute la douleur de sa vie.

Fernand François.

CALENDRIER ANECDOTIQUE

ALORS que lord Lister exerçait encore la médecine, il était très demandé, plus qu'il n'aurait voulu. Il ne tenait qu'à cette sorte de malades que les praticiens qualifient d'« intéressants », parce que leur traitement est plein de révélations pour les savants.

Une nuit, Lister fut appelé par un de ses bons clients. Quand il arriva, le malade le reçut par ces mots :

— Docteur, je suis très mal ; je crois que je vais mourir.

Après avoir examiné le patient, le médecin lui dit froidement :

— Avez-vous fait votre testament ?

— Non, fit l'autre, pâlisant. Vous croyez donc ?...

— Comment s'appelle votre notaire ?

— M. X... Mais voyons, docteur...

— Faites-le appeler.

— Je vous en prie, docteur, à mon âge...

— Faites-le chercher, ainsi que votre père et vos deux fils qui sont en ville.

— Alors, je vais mourir ?...

— Non. Mais je ne veux pas être le seul imbécile que vous aurez fait sortir cette nuit.

CHRONIQUE CANICULAIRE

LE Conteur Vaudois ne s'était jamais mêlé de politique, jusqu'ici, ni de reportage sensationnel. Toutefois, à titre d'essai et afin de tenir ses lecteurs au courant des principaux faits du jour, a décidé d'ouvrir dans ses colonnes une rubrique pour une chronique que lui fournira un collaborateur bienveillant.

—o—

On mande de Strasbourg qu'une entrevue secrète vient d'avoir lieu dans un petit restaurant situé près de la frontière franco-allemande, entre le valet de chambre du chancelier von Papen et du concierge de M. Edouard Herriot. L'entretien a duré près de deux heures. En prenant congé de son interlocuteur, le concierge avait l'air préoccupé. On ignore le sujet de leur conversation.

—o—

Rio de Janeiro. — Le Gouvernement brésilien, en présence du nouveau soulèvement révolutionnaire, a décidé, dans une séance de nuit, de lever le corps de pompiers de Sao Paulo. Celui-ci, au moyen de deux pompes réfrigérantes, a eu raison, au bout de 45 minutes des forces rebelles qui se sont repliées vers l'intérieur. Le capitaine des pompiers a été décoré de l'Ordre de Saints de Glace.

—o—

L'observatoire royal de Greenwich a reçu hier, à 23 h. 17, un message mystérieux que l'on croit provenir de la planète Mars, invitant le

professeur Piccard à pousser son prochain raid jusqu'à 25.000 m. Selon le dit message, une escadrille du corps d'aviation scientifique de Mars viendrait à la rencontre du célèbre savant suisse, moyennant avis préalable de trois mois. Le professeur Piccard a été informé aussitôt de cette nouvelle sensationnelle. Nous tiendrons nos lecteurs au courant.

—o—

New-York. — Un Américain audacieux, du nom de John Smith, se propose de franchir l'Atlantique dans un avion de son invention, baptisé d'ores et déjà « Family Home ». Cet appareil comprend, outre la place du pilote, une minuscule chambre à coucher et une cuisine, destinées à Mistress Smith et à ses deux enfants. L'aviateur se proposait de prendre avec lui une nurse et une femme de chambre, mais vu les salaires exorbitants exigés par ces deux domestiques, il y a renoncé. Une souscription publique est ouverte pour couvrir les frais.

F. W.

TOUS MENTEURS, TOUS VOLEURS

PARFAITEMENT, chers lecteurs, c'est à vous que l'apostrophe s'adresse ! Mais, avant de m'envoyer vos témoignages, laissez-moi achever, je vous prie : Je dis que nous sommes considérés, dans notre vie en société cependant si paisible, si douce, comme des voleurs et des menteurs. Et je le prouve. Et vous verrez à quel point c'est vrai !

Je ne nourris que des sentiments bienveillants, amicaux même, à l'égard de nos tramways qui font ce qu'ils peuvent, ou à peu près. Mettez-vous à leur place, vous qui connaissez notre ville, ses rues en cascades et en boucles de saucisse. Mais nos tramways nous traitent, sans avoir l'air de s'en douter, en menteurs et en voleurs. Parfaitement ! Quand je tapote du plat de la main sur ma poitrine, à l'emplacement du cœur et du portefeuille, en murmurant d'une voix ingénue : « Abonné ! » le contrôleur n'en croit pas un mot. Il veut la preuve. Il a raison sans doute, mais l'administration ne l'obligerait pas à agir de la sorte si elle ne considérait pas comme des menteurs et des voleurs possibles tous les voyageurs, c'est-à-dire tout le monde.

L'Etat, l'Etat lui-même, estime que la bonne foi n'est pas une monnaie extrêmement répandue. Il nous envoie des déclarations d'amour, mais aussi des déclarations d'impôts. Il faut les remplir. Il faut ensuite les vérifier avec une approximation suffisante. Si nous n'étions pas suspects d'avoir la défalcation facile, nous n'aurions qu'à passer gentiment au bureau de M. le receveur qui nous demanderait : « Combien gagnez-vous ? Combien possédez-vous ? » qui ferait un petit calcul et concluerait en disant : « Ça fait tant ! »

Je vous l'affirme, les optimistes qui ont l'air de croire que, malgré la malice des temps et la dureté diamantaire de la vie, les fripouilles ne constituent qu'une infime minorité de la population, se trompent lourdement.

Ce n'est pas du paradoxe. On se méfie formidablement de tout le monde, ou peu s'en faut. Pensez à quel point l'existence serait simplifiée si la confiance régnait, si elle pouvait régner, si l'on ne gardait que les contrôles indispensables. Il y en a déjà une quantité, nécessaires pour éviter les erreurs, la gabegie, le chaos, pour tenir les comptabilités et constater les déficits. Mais tous les autres, toutes les cartes de citoyens, tous les tickets d'entrée, tous les billets qu'il faut avoir pour pénétrer ici ou là. Ça n'existerait plus si, au lieu de nous supposer *a priori* menteurs et voleurs, nous posions en principe la confiance sereine génératrice des grandes simplifications.

Quand je considère le nombre de cartes de légitimation qui bourrent mon portefeuille, je suis honteux, je l'avoue. Car il est évident que si l'on me croyait sur parole, je n'en aurais nul besoin. Il me suffirait de dire : « Je suis Mon-

sieur Untel, et je possède telle ou telle qualité ».

La plupart du temps, quand on vérifie, ce n'est pas poussé par la crainte de se tromper, mais par celle d'être sciemment trompé. Est-ce que vous ne trouvez pas que tout cela est bigrement inquiétant ?

Tenez, on se méfie tellement que les preuves de confiance qui nous sont données parfois, par des inconnus, nous étonnent avant de nous ravir. Il y a plusieurs années, en France, pays où flote toujours une certaine fantaisie, ironique et fine, j'appris que les demandeurs de passeport rédigeaient eux-mêmes leur signalement : yeux moyens, front moyen, bouche moyenne, stature moyenne, etc. En bon citoyen helvétique, cela me parut extraordinaire. Comment ? On laissait les gens se décrire ainsi, sans contrôler ? A quelles erreurs n'aboutit-on pas, surtout quand il s'agit de dames pas très belles, mais sûres d'être exquises ?

Et puis je fus charmé. Pour une fois, on avait confiance. On croyait à la vérité ! Hélas ! En faisant part de ma découverte à un ami sceptique, je reçus cette réponse : « Ne t'excite pas. Ce n'est pas qu'ils ont confiance qu'ils agissent ainsi, c'est parce qu'ils s'en f...ent ! »

Peut-être ! Peut-être ! Mais j'ai rouvé ça très beau.

Et si vous voulez le fond de ma pensée — même si vous ne le voulez pas, vous l'aurez — j'estime que les coiffeurs bénéficient du tout petit reste de confiance de l'humanité souffrante. Un homme qui se fait raser, qui tend sa gorge à son barbier, eh ! bien, je trouve que c'est un magnifique abandon de soi-même. On a les mains liées par le drap blanc, et il n'y a plus rien, entre la mort, représentée par une carotide offerte au rasoir, et nous.

Et les médecins ? Et les chirurgiens ? me direz-vous. A eux aussi nous remettons aveuglement notre sort !

C'est vrai, mais jusqu'à un certain point seulement, car nous n'avons pas le choix : Il nous faut passer par eux, ou mourir. Et, comme disait le philosophe, l'un quelquefois n'empêche pas l'autre.

(Tous droits réservés). Jean Peitrequin.

Une bonne riposte. — Le peintre Lantara (1729-1778), excellent paysagiste, mais qui dessinait mal les figures, avait reçu d'un riche amateur la commande d'un tableau représentant la place et l'église d'un village. Lorsque le tableau fut achevé, l'amateur admira la beauté du coloris, mais trouva la scène un peu vide.

— Monsieur Lantara, dit-il au peintre, vous avez oublié de mettre des personnages dans votre tableau.

— Monsieur, répondit le peintre en montrant l'église, ils sont à l'église.

— Eh bien, j'achèterai le tableau quand ils en sortiront.

LE LAUSANNE DE JADIS

(Suite et fin.)

Maintenant supposez pareille aventure nous arrivant aujourd'hui. Quelle rumeur parmi les populations, quel admirable prétexte à copie pour tous nos journaux ! Car la presse est un excellent exutoire pour les grandes émotions de la foule... Mais en 1645, on n'avait point cette ressource; on était crédule, faible et désarmé; au lieu de corriger la situation, on s'abandonnait au mauvais sort avec passivité. C'est pourquoi, dans cet énorme amas d'événements groupés par le Dr Levade, événements qui se déroulent pendant douze siècles de notre histoire, je remarque l'importance qu'on donnait à tous les phénomènes de la nature. Une comète venait-elle à rayer le ciel de sa longue queue ? vite des prières étaient instituées dans les églises, et les fidèles se signaient, scrutant leur conscience. Une aurore boréale rougeoyait-elle au ciel ? Ce devait être un signe de la colère céleste. Des éboulements de montagne engloutissaient-ils vil-

lages et habitants ? A cause des péchés de la foule, c'était la fin du monde.

Ainsi nos aïeux vivaient toujours angoissés, comme de pauvres bêtes traquées. Bien rares étaient leurs jours de liesse et de détente, et quant à leurs plaisirs, ils n'en avaient que par « répercussion », si j'ose ainsi parler ; car ceux qui faisaient bombance, ceux qui s'amusaient, c'étaient uniquement les puissants de ce monde. Il est vrai que le bon populaire avait, comme compensation, le droit de payer la carte de fête; mission dont il s'acquittait avec une douceur exemplaire. L'an 1414, l'empereur Sigismond passa par la Suisse pour se rendre en Espagne. Le baron de Vaud, Amédée VIII, le reçut à Lausanne et fit bien les choses. Vraiment l'empereur ne s'aperçut point trop qu'il était hébergé en un tout petit pays. Seulement, ajoute le Dr Levade avec un laconisme qui a son éloquence, « ce fut aux dépens de ses sujets, à qui il demanda des « dons gratuits » pour cet objet. »

L'empereur ne pouvait moins faire que de se montrer reconnaissant. Il le fut. Il créa son hôte premier « duc de Savoie », et j'espère pour les bons Vaudois si bien pressurés que cela les consolait amplement de l'inutile argent dépensé.

Les seigneurs ne se gênaient guère du reste : pourquoi se seraient-ils gênés ? Jamais ou presque jamais il n'y avait de récalcitrants. Lorsqu'ils mariaient leurs enfants, vite on envoyait des émissaires par tout le pays, afin de faire savoir aux manants qu'ils eussent à constituer la dot. Et les bons manants retournaient leurs poches, donnaient allègrement leur dernière pièce de monnaie.

En même temps que les seigneurs, ceux qui menaient joyeuse vie, c'étaient les évêques et en général tout le haut clergé. Les choses allaient même si loin qu'à plusieurs reprises les bourgeois de Lausanne se fâchèrent, dénoncèrent les scandaleuses orgies qui se passaient dans les quartiers avoisinant la cathédrale, obtinrent du conseil de la ville un blâme pour ces singuliers conducteurs d'âmes. Comme toujours, du reste, ce n'étaient là que mesures absolument dérisoires. Evêques et curés dissimulaient un peu plus pendant quelques mois et la joyeuse vie allait toujours son train.

Pour ces soupers délicats, pour ce luxe extraordinaire de vêtements sacerdotaux, pour ce train royal qui était le train de l'évêque, il fallait de l'argent en inépuisables réserves. Détail négligeable, car, outre les ressources ordinaires de l'Eglise, on possédait dans la vente des reliques et des indulgences — cette géniale invention de l'Eglise catholique — une source intarissable. L'homme du peuple, l'humble tâcheron, avait beau être acculé à la dernière des misères, il trouvait toujours un petit sou pour gagner le paradis, ce paradis abondamment décrit par les prêtres et qui devait à jamais le dédommager des maux endurés durant sa misérable vie.

Et, à ce propos, je trouve dans le livre du Dr Levade un bien suggestif détail. Il paraît que le plus célèbre vendeur d'indulgences du seizième siècle fit une colossale fortune. Cet habile industriel portait un nom de tournure israélite; il serait fort curieux et d'une bien jolie ironie de faire des recherches à ce sujet et de découvrir qu'il eut des aïeux juifs ! Mais je reviens à ma citation, qu'il faut donner dans son entier ; elle en vaut la peine :

« 1518. Bernard Samson vient vendre des indulgences en Suisse et dans la baronnie de Vaud; un gentilhomme nommé d'Arnay en acheta une pour le prix de 500 ducats. Ces vendeurs d'indulgences établissaient leurs boutiques dans les églises ; les indulgences sur papier, destinées pour les pauvres, se vendaient deux batz; les plus aisés payaient celles en parchemin un petit écu. Ce Bernard ou Bernardin Samson, qui avait fait le métier de vendeur d'indulgences sous deux autres papes, emporta de la Suisse seule des coffres remplis de vaisselle d'or et d'argent, et dans l'espace de 18 ans près de 800.000 écus, somme énorme pour ce temps là. »

Admirez avec moi, lecteur, combien l'humilité était en ce temps-là vertu qui courait les rues et combien chaque individu avait le juste sentiment de la place à laquelle il pouvait prétendre, même après sa mort ! Il est bien clair que le possesseur du simple papier « destiné aux pauvres » et coûtant deux batz ne pouvait nullement s'attendre à être aussi confortablement installé dans le royaume des cieux que celui qui avait pu déboursé « un petit écu ». De même, l'heureux possesseur du parchemin coûtant l'écu se rendait clairement compte que M. d'Arnay, lequel avait déboursé 500 ducats, avait droit auprès du maître de la terre et du ciel à une place privilégiée...

Etant à si belle école, la jeunesse aristocratique n'avait garde de rester en arrière et de perdre sa légitime place au banquet de la vie : « En 1533, dans la plupart des villes du Pays de Vaud, il y avait jadis une société dite de la jeunesse. Cette société souvent très turbulente se chargeait des charivaris, des amusements de carnaval, etc. Chaque membre qui la composait devait défendre ses camarades envers et contre tous, qu'ils eussent raison ou tort. Peu avant la réformation, leur chef était Ferrand ou Ferdinand de Loys. »

Je passe une vingtaine de pages, qui n'ont aucun rapport avec ce sujet, et je trouve cette ligne dont la concision est plus révélatrice que bien des paroles :

« 1545. Suppression, à Lausanne, d'une société licencieuse dit l'abbaye de la jeunesse. »

Pourtant je vous assure bien qu'à cette époque la délicatesse, la tendresse, la pitié ne fleurissaient guère. Les âmes étaient farouches, impétueuses, de même que les corps étaient robustes, durs à la souffrance. La plupart du temps un bon massacre était sujet de réjouissance et les chefs spirituels eux-mêmes ne se piquaient point de sensiblerie.

« On cite, dit M. Levade, en 1536, une lettre de Sébastien de Montfaucon (évêque de Lausanne) à son neveu Disymis qui était à la cour de François Ier par laquelle il le remercie des bonnes nouvelles qu'il lui donne des sanglantes exécutions des Calvinistes dont le roi distribue les biens qu'il fait confisquer. »

Et le doux prélat « engage son neveu d'en solliciter une partie par le moyen de M. de Saint-Paul, » car vous sentez bien que cette curée devait profiter à tout le monde.

Voici, lecteur, un aperçu très abrégé de quelques-unes des choses que j'ai trouvées dans mon gros livre. Là-dessus, j'en reviens à ma première idée, que nous sommes heureux, nous les vivants de l'année 1901, de n'avoir point vécu en ces âges d'obscurité et sanglante tyrannie...

Qui sait, pourtant, si nos descendants de l'an 3000 ne penseront pas de nous ce que — d'après l'histoire — nous avons droit de penser de nos peu fortunés ancêtres ?

Mme Georges Renard.

Pour la rédaction

J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Superbes OCCASIONS

1 stock énorme de complets haute nouveauté, en gabardine, peigné, tissus anglais, whipcord, drap fantaisie. Coupe mode, pour hommes et jeunes gens, ainsi que les grosses tailles 56, 58 et 60.

Vendu au plus bas prix. FESSLER, 7, rue de l'Alé 7.

Pour militaires

- Sacs à linge avec porte-adresse cuir et cadenas 4.50
- Chemises militaires 2.50
- Chaussettes d'armée anglaise, 2.50
- Gilets imperméables 15.—
- Caleçons et camisoles, la pièce 1.90
- Bretelles militaires 2.—
- Bandes flanelle 3 m. 4.80

Envois contre remboursements.

FESSLER, 7, rue de l'Alé 7.